



Une attaque nocturne des positions françaises.

En 1907, on traverse une période critique : il y eut une menace de grève aux chemins de fer. Un différend avait surgi entre les ouvriers et les directeurs des compagnies et l'influence du ministère ne sembla devoir être que peu efficace. Sans en avoir effectivement le pouvoir, Lloyd George convoqua délibérément les directeurs des compagnies et les délégués des ouvriers, à une conférence au ministère. Il les retint pendant plusieurs jours traitant la question du différend avec eux jusqu'à ce que les deux partis semblèrent se calmer. Alors il leur proposa d'instituer un conseil d'arbitres et cette proposition fut acceptée.

La nation le loua pour le résultat obtenu et le roi Edouard VII lui fit parvenir des félicitations. Il obtint ce succès le 6 novembre.

Le 30 novembre mourut sa fille aînée, May, et ce fut pour lui un rude coup. Il sembla en être démoralisé.

Mais au mois de décembre son intervention fut à nouveau invoquée : une grève générale menaçait l'industrie cotonnière.

Pendant l'été de 1908, Lloyd George entreprit un voyage en Allemagne. Il voulut y étudier le système des assurances. Son biographe, Harold Spender, était parmi les invités et nous raconte dans le livre, dans lequel nous les puisons, les particularités de ce voyage.

Celui-ci commença en France; on partit d'Amiens, en auto. Lloyd George parcourut la contrée qui allait devenir un champ de bataille sanglant : Com-

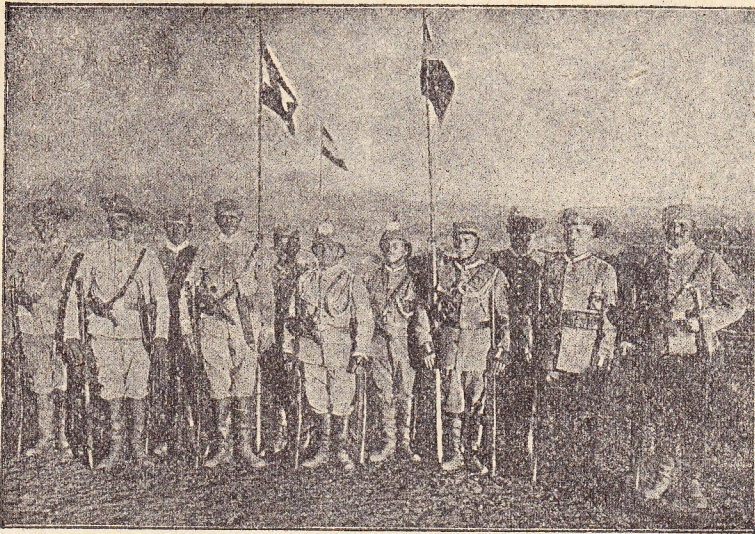
piègne, Soissons, la vallée de l'Aisne jusque Reims où il visita la cathédrale, Châlons-sur-Marne, Vitry, Bar-le-Duc, Nancy.

Le soir surprit les voyageurs dans un petit village des Vosges, près de la frontière, où ils descendirent dans un petit hôtel très propre. Après le souper l'hôtesse parla de 1870. A cette époque, elle allait encore en classe, mais les écoles restèrent fermées pendant deux ans, parce que les Prussiens avaient encore occupé la région pendant une année après la conclusion de la paix. Car l'ennemi n'évacuait les départements qu'au fur et à mesure du paiement des indemnités de guerre, et ce département avait été délivré le dernier de tous. La femme raconta encore qu'elle recevait beaucoup de visiteurs le dimanche : des familles du territoire annexé qui venaient passer une journée en France.

Le lendemain on partit pour Strasbourg. Lloyd George et ses amis montèrent à la tour de la cathédrale et purent encore y voir les traces des obus allemands tirés sur la tour, quarante ans auparavant.

Strasbourg grouillait de soldats allemands : les couleurs et les inscriptions allemandes y foisonnaient.

A Stuttgart, le comte Zeppelin devait faire un vol d'essai avec son aéronef. Une grande foule était accourue, mais il soufflait un vent violent et le Zeppelin fut détruit avant même d'avoir décollé du sol. Tout le monde fut attristé par l'accident. On venait d'entendre le « Deutschland über alles ».



Un détachement de troupes allemandes de Sud-Ouest africain.

Bethmann-Hollweg était alors ministre de l'intérieur. Il revint expressément à Berlin et invita Lloyd George à un dîner auquel assistèrent beaucoup de fonctionnaires.

« Tous furent très polis, très aimables, presque trop polis pour que nous puissions nous trouver à l'aise », écrit Spender. Le soir il y eut une soirée, au salon. Lloyd George, qui ne doit presque jamais des boissons alcoolisées, regarda anxieusement les grands pots de bière, mais d'un ton résolu il dit à ses amis : « Sachons montrer que la Grande-Bretagne ne veut pas rester en arrière ».

Bethmann-Hollweg parla politique. Il parla de la visite d'Edouard VII au tsar, à réval. Cette visite avait été très commentée en Allemagne et éveillé des soupçons concernant les intentions des Anglais.

« Vous cherchez à nous encercler », dit Bethmann-Hollweg à Lloyd George. « Vous, la France et la Russie, vous essayez de nous étrangler. »

Lloyd George donna l'assurance que la Grande-Bretagne était animée d'intentions amicales à l'égard de toutes les puissances.

Bethmann-Hollweg ne fut point rassuré et reprit : « Le gouvernement allemand n'a qu'à lever le doigt et tous les Prussiens sont prêts à mourir pour la patrie. »

« Et les autres Allemands ? » demanda flegmatiquement le ministre d'Angleterre.

« Ils marcheraient aussi », répondit-il.

On voyagea par toute l'Allemagne.

A Hambourg la réception fut très cordiale. Les commerçants qui faisaient des affaires avec l'Angleterre, offrirent un banquet en l'honneur des Anglais, auquel assistait le ministre de Prusse à Hambourg, parce que Berlin avait aussi son ministre dans les villes libres.

On visita le port. Les Hambourgeois fiers de leurs installations modernes.

Lloyd George étudia spécialement le système des assurances.

Il sentit cependant que, dès lors déjà, l'Allemagne nourrissait des desseins belliqueux. Ce fut le motif principal de son discours de 1911, lorsque l'Allemagne se montra menaçante dans la question d'Agadir; mais Lloyd George fit nettement ressortir que l'Angleterre ne tolérerait pas de domination. Les agissements de l'Allemagne à l'égard de la France — il les nomma une vraie persécution — ne lui plurent nullement.

Lloyd George reprit sa tâche de réformes de beaucoup d'institutions. Il vécut des moments dif-

ficiles : il se heurta plus d'une fois à la chambre des Lords à l'orgueil des grands.

En 1910 il devint malade et il dut prendre un repos. Il se fixa dans une maison de campagne du Sussex que Markham lui avait offert pour lui permettre de s'y reposer. Il s'y adonna à la lecture et y prépara la loi sur les assurances.

Cette loi fut un témoignage de l'intérêt qu'il portait aux pauvres et aux ouvriers. Lloyd George avait étudié à fond les questions de soins médicaux à fournir aux pauvres, de la charité, des ateliers, etc., et le résultat de ses recherches firent une pénible impression sur lui. Il apprit à connaître des situations intolérables. Il fut très étonné de rencontrer de l'indifférence et même de l'opposition contre son projet chez les médecins et les classes aisées, mais il tint bon quand même, de sorte que la chambre des Lords vota son « bill », en décembre 1911. Il voulait pour ainsi dire retourner l'Angleterre par des réformes sociales.

Ainsi donc il voulut entreprendre le problème agraire et abolir beaucoup de privilèges injustes de l'aristocratie. Il institua une commission qui étudia la question et fit une enquête minutieuse. Il voulait convertir ses décisions en une loi.

Alors se manifesta une campagne haineuse contre Lloyd George. On voulut le renverser : le coup ne réussit point.

Mais des événements très sérieux empêchèrent l'exécution de ses plans agraires. D'abord éclata la crise en Irlande. Puis arriva la grande guerre.

Lloyd George n'était pas porté pour la guerre.

Le 2 août, il était encore disposé à voter en faveur de la paix. Ce jour les grands financiers de Londres ainsi que le gouverneur de la Banque d'Angleterre vinrent le trouver pour le persuader à ne pas mêler l'Angleterre dans la guerre.

A ce moment, les Allemands entrèrent en Belgique. L'opinion changea immédiatement. Lloyd George voulut que l'Angleterre tint sa parole et garantît la neutralité de la Belgique. D'ailleurs, les délégués du monde financier furent aussi du même avis.

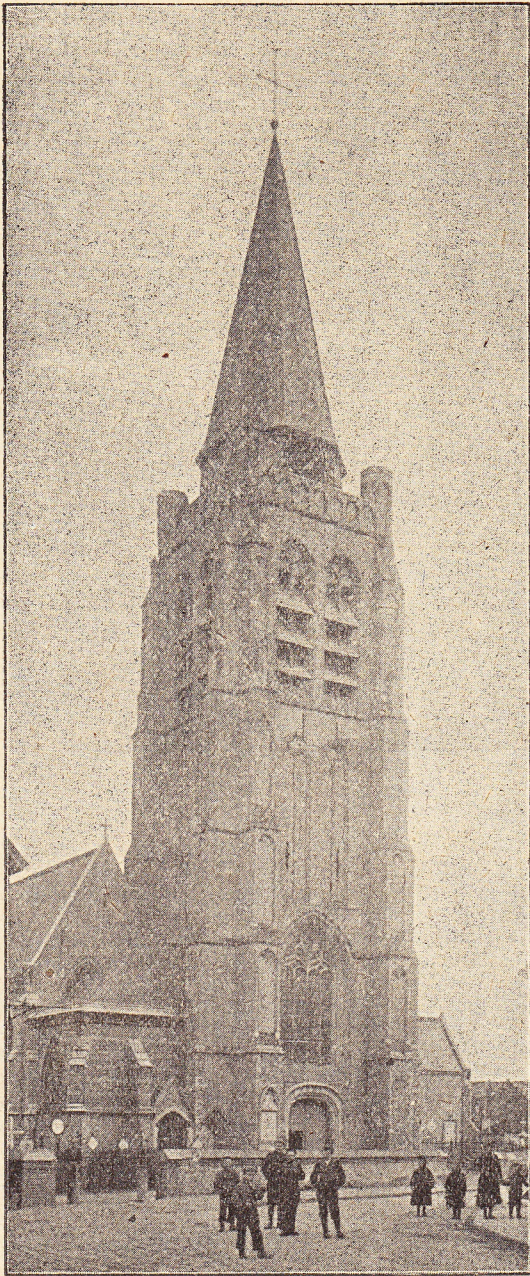
Le lundi Lloyd George avait pris le parti pour la Belgique contre l'Allemagne.

Il comprit alors que la paix ne pourrait être obtenue que par la victoire.

Il déclara souvent que le moment où la partie occidentale du monde se mit en guerre est aussi le moment le plus terrible de sa vie.

Et Harold Spender écrit :

« Nous attendons la minute à laquelle « Big



L'Eglise de Vlamertinghe.

Ben», (la cloche du parlement) sonnera l'heure qui marquera l'expiration de l'ultimatum. Un silence de plomb nous opprimit. Lorsque le marteau tomba lourdement sur la cloche, il nous sembla que nous fûmes transplantés dans un autre monde.

Lloyd George se rendit bien vite compte que la guerre serait très rude et de longue durée.

« Je ne vois que les faits », dit-il. « Je ne veux pas vivre dans le royaume des rêves ».

Il comprit bien vite que l'on ne devait guère se fier au «rouleau compresseur russe» et qu'il appartiendrait à l'Angleterre et à la France de fournir le plus grand effort. C'est lui qui suggéra l'idée de la constitution d'un cabinet de guerre, pour s'occuper des affaires de la guerre. Il avait une grande influence dans toutes les questions politiques.

La situation devint de plus en plus sérieuse. La seconde bataille d'Ypres (1915) fut livrée. La ques-

tion se posa de savoir si le système des engagements volontaires en Angleterre, pourrait fournir assez d'hommes pour obtenir les contingents nécessaires. Lloyd George était un chaud partisan de ce système.

Il avait confiance dans le patriotisme et la fierté des Anglais et voulait susciter une sorte d'émulation entre les divers comtés.

Mais lorsqu'il se rendit compte que ce système ne donna pas les résultats espérés, il n'hésita pas à faire une campagne pour le service obligatoire.

Des vieux amis l'abandonnèrent, ses adversaires l'attaquèrent furieusement, des articles véhéments parurent contre lui, mais il n'était pas l'homme à céder devant ces faits.

Il s'aperçut aussi de la nécessité d'une production intense de canons, de fusils, de munitions et de tout autre matériel de guerre. A ce sujet, il eut aussi de terribles difficultés à surmonter.

D'ailleurs, la bureaucratie militaire eut soin de ne pas le mettre entièrement au courant de la situation militaire. Alors (en mai 1915) parut dans le « Times » un message du front, une protestation véhémentement des soldats contre la nonchalance du gouvernement qui ne fournit pas suffisamment du matériel aux armées. Ce fait provoqua une agitation sérieuse. Le gouvernement démissionna : on forma un ministère de coalition dans lequel Lloyd George devint ministre des munitions. Ce fut une lourde tâche, mais il s'y appliqua avec énergie. On ouvrit partout des usines de guerre, surtout dans les régions minières. Le pays fut divisé en douze zones de munitions. On limita la liberté des patrons et des ouvriers par une loi. Lloyd George fit un appel à toutes les dames et les jeunes filles et celles-ci s'engagèrent en masse pour travailler. Le ministre visita les centres industriels, harangua les ouvriers et les encouragea à faire tout leur possible pour soutenir leurs frères dans les tranchées.

En juin 1916, il devint ministre de la guerre, après la mort dramatique de Kitchener, lors de la perte du « Hampshire » près des côtes de l'Ecosse.

En décembre 1916, le roi le nomma Premier Ministre. Nous savons qu'il assista aux conférences convoquées pour soutenir l'Italie, nous le voyons encore maintenant assister à la conférence interalliée, durant ces journées dramatiques de l'offensive allemande en 1918.

Déjà, le 12 novembre 1917, Lloyd George avait prononcé un discours dans lequel il démontra la nécessité de l'unité de commandement à l'armée. Il avait d'ailleurs toujours défendu la thèse que les alliés ne pouvaient pas agir comme des Etats séparés, mais en collaboration étroite les uns avec les autres.

La méfiance mutuelle était néfaste. Il n'y avait pas d'unité entre les généraux français et anglais. En 1917, on avait institué un conseil de guerre. D'après Lloyd George ce conseil devrait avoir de l'influence sur les états-majors. Maintenant, à Paris, il déclara qu'il refuserait d'être responsable pour une conduite de la guerre qui devait amener à une catastrophe. Lloyd George était parfaitement conscient que ses paroles soulèveraient une tempête : elle eut même sa répercussion à la Chambre des Communes. Lloyd George y défendit si bien son point de vue, que son plan d'unité devint populaire.

Mais il eut encore à lutter contre l'orgueil des militaristes et les menées de ses adversaires politiques. Une partie de la presse souligna les militaires qui ne voulurent point se trouver sous les ordres des généraux français et qui ne voulurent point se plier sous le joug d'un pouvoir civil.

Lloyd George triompha, la nation l'approuva et maintenant, en 1918, il ne devint que trop évident qu'il avait vu clair dans la situation.

Nous avons décrit que Ludendorff voulait frapper le grand coup juste au point de liaison des armées françaises et britanniques et que celles-ci furent



Un combat de rue dans la ville de Lille en feu

effectivement menacées d'une rupture dans leurs communications, qui devait avoir des conséquences désastreuses.

La nécessité de l'unité de commandement devint plus évidente que jamais.

Lloyd George se prononça en faveur de Foch et dit : « La Grande-Bretagne entière a confiance en vous ».

Le lecteur comprendra mieux maintenant que la destinée de l'Angleterre était dans les mains d'un homme qui ne voulait, à aucun prix, entendre parler de reculer : quelques graves que puissent devenir les heures, on pouvait avoir confiance en Lloyd George. En vue des événements d'après-guerre, des pourparlers de paix et des conférences qui devaient suivre, il était absolument nécessaire d'étudier entièrement l'homme qui exerçait une influence si grande en Europe.

L'offensive allemande de 1918 (Suite)

LE COMBAT DE LA LYS

Les opérations militaires de l'offensive allemande du printemps, décrites jusqu'à présent sont appelées : la bataille de Picardie.

Le Cronprinz avait dit : « A Pâques sonneront les cloches de la paix ».

Pâques apporta seulement la désillusion dans le « Heimat ». La bataille de Picardie ne donna pas les résultats espérés. Le Vendredi-Saint les Allemands l'avaient déjà compris et c'est pour ce motif qu'ils posèrent un acte de vengeance, ce jour de la mort du Seigneur... ils bombardèrent Paris, sachant que les églises étaient remplies de fidèles. Les obus du canon monstre tombèrent sur une église. Un pilier de l'église Saint-Servais fut renversé : une partie de l'édifice croula. Ce fut une hécatombe : on compta 75 morts et 90 blessés.

La catastrophe se produisit pendant l'office du soir. Bien des fidèles s'étaient rassemblés dans la maison des prières pour venir épancher leurs douleurs au pied de l'Homme des Douleurs et pour ve-

nir chercher la consolation au pied de la croix.

Car on vivait des journées bien tristes! Et tout à coup la mort s'introduisit dans la maison même du Seigneur.

Ce crime suscita beaucoup d'indignation, même dans les pays neutres. Il fut commis sous la responsabilité de Guillaume II, qui avait dit dans un message, à sa femme, quelques jours auparavant: «Le Seigneur nous a puissamment secondés».

Parmi les victimes se trouvait monsieur Stroeklin, de Genève, conseiller de la légation suisse qui était chargé des intérêts allemands à Paris, ainsi que cela se fait d'ordinaire, quand une légation quitte une ville. Ce jour-là, Clemenceau avait dit à Chambre: «Quoi, qu'il arrive, l'ennemi ne passera pas!» Et c'est pour ce motif, précisément que les Allemands se vengèrent!

Ce fut ce même jour ainsi que la Chambre et le Sénat votèrent l'appel de la levée de 1919.

Le Samedi-saint les obus tombèrent pendant toute la journée sur la partie Est de Paris; ce soir on compta 8 morts et 37 blessés.

La ville fut bombardée aussi pendant l'après-midi de Pâques.

* * *

Amiens était donc la ville vers laquelle se dirigeaient tous les regards. L'autorité militaire fit évacuer la place. La ligne de feu se trouvait à 17 kilomètres de la ville. L'ennemi avait atteint les villages de Dëmien, Moreuil, Marcelcave et Hangard.

Le 4 avril l'ennemi lança 11 divisions sur ce front de 15 kilomètres; il passa l'Avre, prit Morisel et Mailly-Raineval puis menaça le chemin de fer Clermont-Amiens. De puissantes contre-attaques arrêtaient son avance. Amiens fut violemment bombardée.

Poincaré lui rendit visite, le jour de Pâques.

Ainsi donc débuta le mois d'avril. On estima les pertes allemandes, depuis le début de l'offensive à 325.000 hommes.

Le général Gough fut remplacé, à la tête de la



Les soldats allemands cultivent la terre de la partie occupée de la France afin de pouvoir ravitailler l'Allemagne en céréales.

5^{me} armée britannique, par le général Rawlinson. Le 1^{er} avril, Paris reçut 2 obus qui firent quatre victimes.

Sur le front régnait un calme relatif. Les Allemands groupèrent leurs troupes et amenèrent leur artillerie.

Foch répondit à un télégramme d'Orlando en exprimant son ferme espoir en la victoire finale.

Le 1^{er} avril, Paris fut bombardée presque journellement. La presse allemande annonça que le gros canon avait produit une panique terrible dans la capitale; cette nouvelle était très exagérée; la vie y suivait son cours normal, mais beaucoup d'habitants partirent.

Mais en Allemagne le moral était bien bas et il était nécessaire de le remonter. Hindenburg télégraphia au vice-président du Reichstag :

« Les anglo-français ne doivent pas croire que les nouveaux sacrifices de sang qu'ils nous ont imposés auront été consentis pour rien. J'espère que le Reichstag se fera le champion d'une forte paix allemande, qui seule peut nous préserver d'une guerre future. »

Mais la « Vossische Zeitung » écrivit :

« Le public demande tous les jours : « Et la paix? Est-ce la paix? » Hindenburg n'est-il pas victorieux? Il est vraiment temps que la capitale redevienne optimiste. »

Czernin fit aux chefs de parti du Conseil municipal de Vienne les déclarations suivantes, qui firent sensation.

Il prétendit :

« M. Clemenceau, quelque temps avant le commencement de l'offensive sur le front ouest, me fit demander si j'étais prêt à entrer en négociations et sur quelles bases. Je répondis, d'accord avec Berlin, que je ne voyais aucun obstacle à la paix avec la France si ce n'étaient les aspirations françaises relatives à l'Alsace-Lorraine. On répondit à Paris qu'il n'était pas possible de négocier sur cette base. Nos armées prouveront à l'Entente que les aspirations françaises et italiennes sur nos territoires sont des utopies qui appellent une vengeance terrible. »

Clemenceau répondit que Czernin mentait quand il prétendait avoir reçu des offres de paix de la France. Et il prouva ses dires en divulguant la fameuse lettre, dont nous avons parlé déjà du prince Sixte de Bourbon, une lettre de Charles I, datée du 31 mars 1917, écrite au frère de sa femme. L'empereur d'Autriche y reconnaissait le bien fondé des revendications de la France concernant l'Alsace.

En même temps Clémenceau publia une série de

notes concernant des pourparlers entrepris, en août 1917, à l'instigation de l'Autriche, entre les comtes Revertera et Armand.

Vienne ne démentit pas l'existence de la lettre de l'empereur, mais prétendit que le texte en avait été altéré.

A la suite de ces événements, le comte Czernin fut forcé de démissionner parce qu'il avait mis l'empereur en mauvaise posture.

Les relations entre l'empereur d'Autriche et Guillaume furent fort peu amicales.

Les princes eurent une entrevue au Grand-quartier général allemand. Assistèrent à cette entrevue: le baron Burian, qui remplaçait Czernin, Hertling, Kühlmann, Hindenburg et Ludendorff. On y traita la question d'une union plus étroite tant au point de vue militaire qu'aux points de vue politique et économique

* * *

Le 4 avril le front se réveilla. On se battit à la Somme; le 5, la bataille devint furieuse aussi entre Lassigny et Noyon, le 6, Amiens reçut 40 obus. Reims fut encore une fois bombardée.

En 1917, Reims comptait environ 17.000 habitants (100.000 étaient donc partis). Les civils étaient munis de masques à gaz si bien que les soldats. Les caves étaient leur résidence habituelle. Le Dr Langlet présidait les séances du conseil municipal: elles étaient tenues également dans des caves, depuis que la mairie avait été brûlée. Le parquet et les tribunaux siégeaient dans les caves du palais de justice.

Les facteurs faisaient régulièrement leurs tournées. L'archevêque Mgr Luçon et une partie du clergé étaient restés dans la ville. Le corps des pompiers avait reçu 32 hommes de renfort, de Paris; il avait évidemment sa besogne tous les jours. Les écoles fonctionnaient sous le sol. Il paraissait même un journal « L'Éclair de l'Est ».

Le rédacteur, Monsieur Dramas, travaillait avec trois ouvriers imprimeurs.

Le 10 avril 1917, la population fut évacuée par ordre de l'autorité militaire: elle partit sur des autocamions, à Epervain. Après l'offensive du printemps de 1917, beaucoup d'habitants étaient revenus. Ils ne purent pas rester, car en ce printemps de 1918 ils durent partir en exil. Du 8 au 15 avril, les Allemands ne cessèrent de lancer des obus incendiaires sur la ville. Pendant ce mois, 700 maisons furent détruites. Des 14.000 maisons que comptait la ville, on n'en trouva, plus tard, plus que 60 qui fussent immédiatement habitables.



Types de soldats Anglo-Indians. Sekh-Gurka.

Au début de 1918, on sauva encore de la cathédrale ce qu'on parvint encore à sauver, entre autres les superbes vitraux. Des pompiers et deux ouvriers les enlevèrent pendant les jours de brouillard ou avant le lever du jour, parce que si les Allemands les avaient vus à l'œuvre, ils auraient encore prétendu que la cathédrale servait de poste d'observation.

Les premiers jours d'avril se passèrent dans l'attente.

Hindenburg écrit à Guillaume II : « Prenons patience, la bataille va porter ses fruits. »

Wilson prononça, à Baltimore, un discours sur ce thème : « La force, la force à outrance, c'est la seule réponse au rêve de domination universelle des Empires centraux. »

Dans la nuit du 7 au 8 avril, les secteurs anglais de Lens, La Bassée et Armentières furent bombardés avec des obus asphyxiants. C'était là l'indice que l'on se battait dans un autre secteur, celui de la Lys.

Le général Mangin écrit : (1)

Les beaux jours sont revenus et le soleil du printemps a séché en partie la plaine marécageuse de la Lys.

Ludendorff a pu revenir à son idée d'offensive dans les Flandres : « Stratégiquement, l'attaque au nord était avantageuse en ce qu'elle permettait d'atteindre un raccourcissement du front, si on réussissait à enlever Calais et Boulogne. » Et aussi d'y établir des bases sous-marines et aériennes et de bombarder Londres avec les nouveaux canons de Krupp. Tactiquement, il était immédiatement très avantageux de faire sauter le saillant d'Ypres et de s'emparer des netifés collines qui, sous le nom de monts des Flandres, dominaient au loin toute la plaine et donnaient d'excellents observatoires d'artillerie, dont l'importance s'est accrue avec la portée des canons.

Le plan de Ludendorff empêcha temporairement l'exécution d'un plan de Foch.

Le 8 avait eu lieu une conférence, à Breteuil, entre Favolle, Haig, Debenev et Rawlinson. On voulait préparer une offensive au sud et à l'est d'Amiens, à exécuter par les troupes françaises et anglaises. Mais Ludendorff en décida autrement. Le général allemand commanda une attaque en Flandre. Près

de Givenchy se trouvaient 40.000 Portugais qui devaient être relevés le 10.

La 6^e armée de von Quast, forte de 110.000 hommes reçut l'ordre de les attaquer.

Le 9 avril un terrible bombardement annonça le commencement de la bataille de la Lys. Ce jour, au matin, l'artillerie allemande ouvrit un feu nourri sur les positions portugaises, entre Givenchy et Bois-Grenier.

Ce fut une véritable avalanche de projectiles : les obus asphyxiants jetèrent la panique parmi ces troupes qui essayaient le feu pour la première fois. A six heures, l'infanterie allemande s'élança dans les positions; elle n'y trouva que des hommes démoralisés qui se rendirent sans résister.

L'artillerie anglaise se disposa à essayer de parvenir à faire reculer les Allemands. Ceux-ci ne regardaient pas au matériel humain. Les officiers allemands chassèrent leurs troupes en avant. Après le premier choc, les Portugais firent un assaut à la baïonnette, mais ne parvinrent pas à arrêter le flot des feld-grau. L'ennemi atteignit la Lys près de Bac-Saint-Maur, força la rivière et la franchit le soir. Voilà donc ce qui se produisit au centre où se trouvaient les Portugais. Ce jour les Allemands leur prirent 2000 prisonniers qui furent enfermés dans la citadelle de Lille.

Près de Laventie, tout un état-major de brigade, y compris le général, tomba aux mains de l'ennemi. Parmi les papiers se trouvait un ordre du jour de la 2^e division portugaise qui disait :

« Soldats du Portugal, maintenant il s'agit de combattre; il ne peut plus être question d'être relevés. Il s'agit de l'avenir de notre pays. Le monde entier porte ses regards vers vous. En vos mains reposent l'honneur, la gloire et l'avenir du Portugal. »

Mais, comme nous l'avons dit, les Portugais avaient été ébêtés par le feu roulant de l'artillerie et ils perdirent les 1^{re} et 2^{de} lignes au premier assaut des troupes de vétérans allemands bien exercés qui étaient soutenus par une masse de canons et de mitrailleuses.

Mais dans la 3^{me} ligne, les Portugais résistèrent courageusement, mais cette résistance fut bien vite brisée. La division entière qui avait été anéantie; les hommes avaient tous été blessés, ou tués ou mis en fuite, et surtout faits prisonniers. C'étaient pour la plupart des soldats de petite taille, venus

(1) Comment finit la guerre.



Types de soldats Anglo-Indians. Raipat-Dogra.

presque tous du peuple; des paysans, des bergers, des journaliers, dont très peu savaient lire et écrire et qui ne comprenaient guère pourquoi le Portugal était en guerre avec l'Allemagne. Il y avait beaucoup de mécontents parmi eux, et dans les marais de la Lys leur mauvaise humeur ne s'était pas apaisée.

Les Allemands auront certainement été à la hauteur de cette situation, puisqu'ils choisirent précisément ce secteur pour attaquer. Aux ailes se trouvaient les Anglais, dont la 55e division se battit si vaillamment, ce 9 avril, et prévint une rupture du front.

Von Quast annonça ce jour la capture de 6000 prisonniers et de 100 canons, mais ce qui inquiéta surtout les alliés fut le fait qu'il avait réussi à passer d'une seule poussée le champ de bataille si remué de la Lys sans avoir été arrêté par les points fortifiés — surtout des fermes — dont on avait espéré plus de résistance.

Le bruit courut que les Portugais avaient recommencé le coup, les Italiens sur le Caporetto et les Allemands en profitèrent pour susciter la haine contre l'Angleterre et pour annoncer que les Anglais avaient voulu traiter les Portugais comme du bétail.

Écoutons donc une voix qui nous parle de ce front.

Le correspondant du « Morning Post » auprès de l'armée anglaise en France annonça :

« Le but de la dernière offensive allemande était tout d'abord de rompre le front qui était occupé de part et d'autre de Neuve-Chapelle, par les Portugais, puis de marcher sur la Lys près de Bac-Saint-Maur, de là sur Givenchy et puis de s'avancer dans la direction de Béthune.

Cela explique le fait de la concentration de leur feu d'artillerie sur le front portugais.

Les artilleurs allemands effectuèrent des tirs de dispersion qui, selon le témoignage des officiers britanniques, détachés auprès de nos alliés, dépassaient de beaucoup en intensité, tout ce qu'on avait vu à la Somme. Ils recherchaient continuellement les différents quartiers généraux, les routes et les voies ferrées.

À cinq heures et un quart, le feu fut porté de la première sur la seconde ligne portugaise. L'infanterie allemande se montra en même temps.

Elle occupa les premières tranchées quoique les

Portugais opposassent une résistance acharnée, jusqu'à ce qu'ils fussent littéralement bousculés.

Vers 7 heures l'ennemi était à Fauquissart, derrière nos lignes. Quelques minutes après, le tir de barrage fut encore porté en arrière et la seconde ligne portugaise fut attaquée. Vers 11 heures, les Allemands étaient à Lavenlie.

L'artillerie portugaise fut bien desservie, mais on dut abandonner des canons parce que les attelages ne purent être amenés à travers le bombardement.

Les servants de certaines pièces furent littéralement décimés, mais les survivants enlevèrent les appareils de fermeture, de sorte que peu de pièces utilisables tombèrent aux mains des allemands.

Bon nombre de canonniers portugais furent adjoints au personnel des batteries anglaises et, d'après le témoignage de nos officiers d'artillerie, ils continuèrent à y remplir courageusement leur devoir.

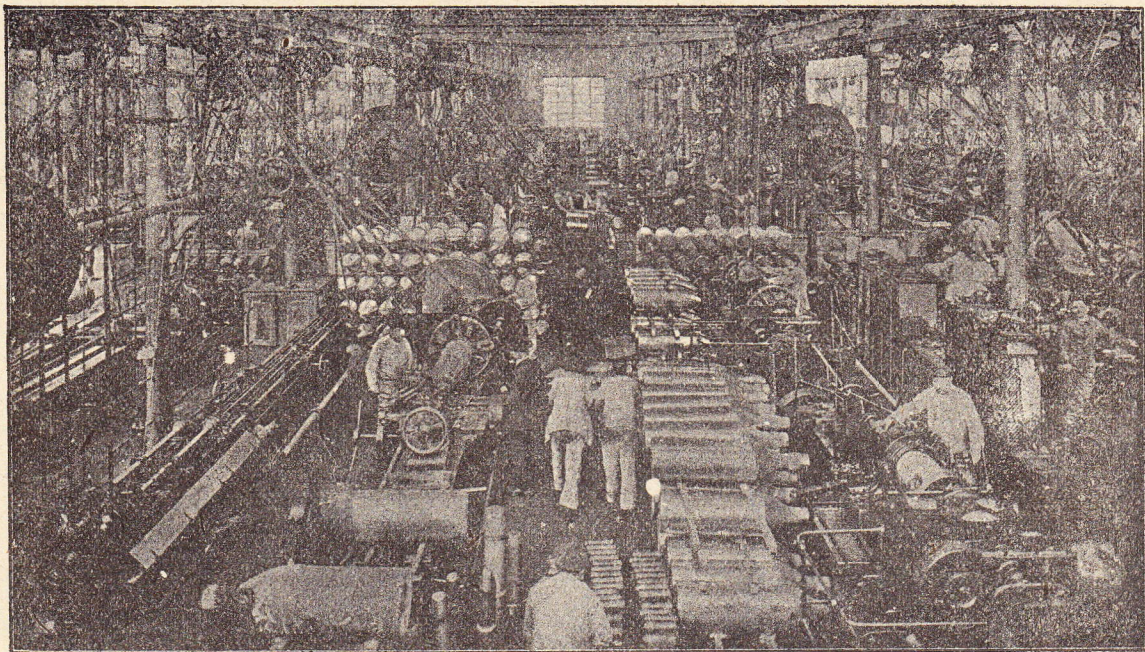
Un détachement d'infanterie portugaise tint bon jusque 2 heures de l'après-midi, près de La Couture. Alors il envoya un courrier pour demander des munitions. On leur en envoya, mais il est probable qu'elles ne parvinrent pas jusqu'à ce vaillant petit groupe. Les Portugais refusèrent de reculer et ils restèrent à leur poste jusqu'à ce que l'infanterie allemande exécuta un assaut à la baïonnette — le premier exemple d'un assaut à la baïonnette de l'ennemi dont j'ai jamais entendu parler — après lequel fort peu de survivants revinrent.

Pendant que les Portugais reculaient, les troupes anglaises formèrent, sur leur aile droite de Festhubert jusqu'à ce dernier village, qui n'existe plus maintenant.

La 55e division fut immédiatement attaquée par 4 divisions allemandes, car l'ennemi voulait absolument conquérir les hauteurs de Givenchy afin de pouvoir élargir la brèche vers Béthune.

Mais les hommes du Lancashire n'abandonnèrent pas ce point capital, le but de l'attaque allemande.

Lorsque les Allemands s'avancèrent et voulurent franchir la colline de Givenchy les bataillons du Lancashire les reçurent avec leurs mitrailleuses et leurs baïonnettes. Ils furent attaqués la première fois vers huit heures du matin lorsque les Portugais se battaient déjà depuis trois heures, et chaque attaque fut repoussée. Les observateurs allemands



Un des ateliers des usines de munitions « Creusot »

s'aperçurent que leurs hommes ne parvenaient pas à s'avancer, et de nouvelles vagues d'assaut furent amenées de La Bassée. Ils devaient avoir GrivENCHY à tout prix ! Les monceaux de ruines furent bombardés jusqu'à ce qu'ils semblaient aussi plats que les champs derrière eux et après chaque bombardement apparaissaient des nouvelles masses, toujours plus compactes de feld-grau. Mais les hommes du Lancashire les tallèrent en pièces avec des provisions, chaque fois renouvelées de grenades à main. A un certain moment les assaillants crurent qu'ils allaient réussir leur attaque, mais la division fatiguée rassembla ses forces, fit une sortie et captura presque tous les allemands.

Ainsi se passèrent les choses à l'aile, mais au centre une large brèche était pratiquée dans le front et elle fut immédiatement bouchée par des renforts.

Dans tous les cas la situation était critique.

L'ennemi avait obtenu un grand succès, plus important même que ne l'avait espéré l'ennemi lui-même. Il avait opéré cette attaque pour donner le change aux adversaires, mais il résolut maintenant de tirer parti de ce succès pour tâcher d'atteindre des buts plus importants.

De cette façon se produisit la bataille de la Lys.

La bataille de la Lys; ce nom seul fit impression; c'était le passé qui redevint le présent. Que de fois, dans l'histoire, la Lys n'avait-elle pas été la barrière pour laquelle luttèrent si souvent les armées. Mais de nos temps ce nom de la Lys signifiait toute autre chose : il évoquait devant nos yeux une industrie florissante et une contrée riche en travaux artistiques.

La Lys n'est qu'une rivière étroite mais très longue, qui prend sa source au nord de la France, traverse les Flandres occidentale et orientale et se jette dans l'Escaut à Gand. Elle coule, tant en France qu'en Belgique, à travers une contrée très fertile. Elle est surtout célèbre entre Warneton et Deynze; cette partie de la rivière est appelée « the golden river », par les marchands de lin, Irlandais et Anglais de Courtrai, à cause de ses qualités éminentes de rouissage du lin.

Ces villages cultivaient le lin — Wevelgem, Harelbeke, Bassegem, Desselgem, Gullegem, Ménin, Werwicq, Beveren et tant d'autres encore — étaient ruinés maintenant.

Certains villages étaient réduits en cendres, d'autres existaient encore, mais durent livrer aux pillards allemands leur précieux matériel — le meilleur matériel à fabriquer la toile du monde entier. Les granges à lin, les fabriques à échanvrer etc. furent converties en casernes, en dépôts de munitions, en parcs du génie : les jacquards furent enlevés.

Un correspondant belge écrivit dans un journal hollandais : « Toute cette contrée riante et industrielle de la Lys s'étendit tout à coup devant moi lorsque, il y a quelques jours, je rendis visite à nos hommes de la Lys à Nimègue. Ce sont des soldats internés que l'on a installés dans des barraquements près de la route de Weurt, ou habitaient avec leurs femmes et leurs enfants, arrivés les Flandres, des petites maisonnettes et qui travaillent maintenant le lin dans le pays de Gueldre. Ils travaillent à la Waal, la rivière capricieuse qui leur rappelle la Lys, et quand les regards se portent sur les collines et les vallées, il leur semble qu'ils voient les hauteurs de Courtrai, de Lauwe et de Marke, le pays vallonné de la frontière franco-belge.

Les gars de la Lys, que décrit jadis César Gezelle, ont transporté l'industrie du pays ici à l'étranger, et ils hument encore leur lin, ils le travaillent et le manipulent. Ils entendent comme jadis le murmure de l'eau, mais leur cœur est toujours la Patrie, où le sol tremble maintenant sous les coups de l'offensive du printemps.

Il travaille « And leie » (à la Lys) était devenu un mot avec son sens propre; il signifiait : il travaille le lin.

La Lys « Jourdain de mon cœur », s'écriait Guido Gezelle, et pendant des heures entières il savait se promener le long de la rivière écoutant le bruissement des réseaux chétifs, épiait les pègrinations saccadées de l'araignée d'eau, rêvant, méditant, écrivant des poésies ou priant « dans son vieux bréviaire ».

« Jourdain de mon cœur », aussi pour Peter Benoit, ce géant de l'art musical. Que de fois ne se déroba-t-il pas aux succès et aussi à la haine de la grande ville pour venir errer à la Lys, où son père était éclusier, pour s'y entretenir avec les humbles et y puiser l'inspiration de son œuvre grandiose. Que de petites vinrent y travailler ! Emmanuel Viérin, Modeste Huys, Claus et autres. Et dans



D'une tranchée anglaise, un officier des troupes Néo-Zélandaises lance des grenades.

les contes de Cyrille Buysse combien séduisants ne voyons-nous défilier les paysages charmants.

Warneton, Comines, Menin étaient en cendres... Et en France aussi. Armentières, Bac-Saint-Maur, Estaires, Merville, Aire étaient en ruines.

Nous avons lu la semaine dernière que les morts étaient amoncelés le long des palissades, qu'on jetait les cadavres sur le côté pour faire place à des vivants condamnés à mourir eux aussi !

Jourdain de mon cœur ! Maintenant une vallée de mort, une rivière infernale ! L'Allemagne qui massacra sa jeunesse de 1914 à l'Yser fait massacrer maintenant sa jeunesse de 1918 à la Lys !

Et ce fut vrai, en effet, et ce serait encore vrai après les premiers succès !

Le commandement allemand voulut tirer profit des succès de von Quast et tâcher d'obtenir une grande victoire. Il donna rapidement des ordres pour commencer une offensive au nord de la Lys également. Au soir du 9 la situation était vraiment critique. L'ennemi avait encerclé Armentières. Ce péril fut commenté dans la presse. On écrivit avec raison : « Dans les circonstances actuelles il est pour les Anglais d'une importance capitale que le front au nord d'Arras jusqu'à la mer et la ligne,

appelée de l'Yser — la partie extrême nord surtout — reste absolument imprenable. Le fait que les Belges ont pu reprendre une partie du secteur anglais donne, à raison, un témoignage de la grande confiance que le commandement allié met dans l'armée belge. Pour les alliés, en général, et pour les Anglais en particulier, il était absolument nécessaire que les ports de Dunkerque, de Calais, de Boulogne, de Dieppe, du Havre et de Rouen ne fussent point menacés. Si ces ports tombent en partie aux mains de l'ennemi, ou si ceux-ci parviennent seulement à empêcher les communications de ces ports avec l'intérieur du pays, ou même seulement à menacer ces communications, le ravitaillement des troupes des Flandres en pâtirait beaucoup et sa position deviendrait même critique. De plus, le rayon d'action des sous-marins en serait singulièrement agrandi, de sorte que la navigation deviendrait périlleuse sur une étendue beaucoup plus grande ».

Malheureusement, les alliés furent encore une fois surpris, cela nous apparaît clairement du fait que les Portugais devaient être relevés à ce moment critique.

Le communiqué allemand ci-dessous, dans lequel on parle surtout du rôle joué par l'artillerie, dé-

montre clairement que cette attaque allemande était préparé.

Dans ce communiqué on voit aussi que les Allemands s'efforcèrent de monter les esprits contre les Anglais et que, pour ce, ils ne reculèrent même pas devant l'invention de grossiers mensonges.

« Au début et pendant la bataille d'Armentières une gigantesque masse d'artillerie sur rails chassa les états-majors anglais de leurs résidences et prit en même temps les réserves et les campements anglais sous son feu. Les points de jonction des chemins de fer dans le dos de l'ennemi furent détruits par notre tir d'interdiction. La grosse artillerie mobile suivit régulièrement les troupes durant tout le combat. Malgré un brouillard épais qui régna pendant toute la journée et empêcha les observations par avions, l'observation du tir put être effectuée par nos officiers-observateurs qui se trouvaient très en avant et qui parvinrent à régler parfaitement le tir de chaque pièce.

Le nouveau système de transmission des observations, dans lequel on s'était beaucoup entraîné, donna spécialement de brillants résultats.

Une fois de plus l'ennemi fut, dans cette bataille, complètement surpris par l'entrée en action rapide de l'artillerie allemande. Notre feu causa de terribles ravages. Quoique les plus lourdes batteries avaient dû être mises en position depuis plusieurs semaines et qu'on n'avait pu les déplacer depuis, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, l'artillerie adverse fut bombardée avec grande précision et très rapidement presque totalement mise hors de combat. L'artillerie d'attaque de quelques divisions allemandes n'essuyèrent pas un seul coup de canon. L'infanterie ennemie et les nids de mitrailleuses furent littéralement couverts par notre feu et rendus inoffensifs. Ces circonstances expliquent les pertes peu nombreuses de notre côté. Dans de larges secteurs pas un seul mort allemand ne fut trouvé, jusqu'à la troisième ligne ennemie.

Mais les pertes de l'ennemi furent d'autant plus lourdes.

Celles des Portugais furent terribles parce que le commandement anglais avait confié à dessein aux Portugais les secteurs où ils pouvaient se retrancher seulement au-dessus du sol et où il était impossible de creuser des abris souterrains. Ces abris superficiels furent littéralement bouleversés, dans le vrai sens du mot par l'artillerie allemande.

Et Berlin annonça à son propre peuple :

« Nos troupes victorieuses avancent dans la grande plaine de la Lys entre Armentières et Merville ».

Pour l'ennemi, il s'agissait évidemment de prendre Armentières.

Armentières était une forêt de cheminées d'usines crachant de la fumée. Elle semblait être une seule grande fabrique; les riches fabricants achetaient des châteaux et des villas dans les superbes environs d'Ypres. Les ouvriers n'habitaient pas seulement la ville même, mais aussi le village voisin de Houplines. A Armentières il y avait pour des millions de francs de dégâts, en machines et en jachards seulement. Sur la Lys le trafic était intense, les grands « bacquets » de longs et lourds chalands apportaient les matières premières. De Bizet était le faubourg belge d'Armentières.

Maintenant la Lys coulait entre des ruines depuis Menin jusque Merville. Presqu'aux sources de la Lys se trouve Théroouanne, au pied de la colline. Sur la hauteur on voyait les ruines de la cathédrale où régna un puissant évêque, et les champs étaient encore remplis de blocs de pierre et de débris de muraille d'une ville détruite. En 1553, Charles V fit détruire Théroouanne. Le passé était revenu... Et près des ruines anciennes de Théroouanne se trouvaient encore, sur la Lys celles de Merville, d'Estaires, de Laventie, de Lestrem, de Bac-Saint-Maur,

d'Armentières, de Houplines, de Bousbecque, de Comines, de Wervicq, de Menin et d'Halluin.

Armentières fut violemment bombardée, mais elle répondit vigoureusement et on la défendrait avec énergie.

Le 10 avril von Quast avait donc passé la Lys entre Estaires et Armentières. Les Anglais envoyèrent rapidement du renfort qui fut immédiatement attaqué en même temps que l'armée de Horne et des troupes déjà en ligne.

Les nouveaux commandements allemands furent donnés à Sixt von Arnim, commandant en chef de la 4^{me} armée allemande et celle-ci attaqua la 2^{me} armée anglaise, celle de Plumer, plus au nord, près de Hollebeke. On s'y battit avec acharnement pour la possession du terrain de 1914 en 1917 dont la hauteur de Messines constitue le point le plus intéressant. Nous nous rappelons encore l'explosion de mines de 1917, lorsque tout le front d'Ypres fut secoué comme par un tremblement de terre, puis l'offensive anglaise qui la suivit et qui porta la ligne allée jusque Passchendaele.

Le 10 avril, donc l'ennemi attaqua impétueusement l'armée de Plumer et après quelques heures il était maître de Wytschaete et de Messines. Les Anglais furent refoulés sur Ploegsteert. Ainsi se produisirent, comme on dit, deux poches, une au nord et une au sud d'Armentières. Le 11, la 51^e division britannique perdit Merville. Dès lors Armentières était condamnée. Le communiqué officiel anglais du 12 avril — celui du matin — nous prépara à la nouvelle défavorable. Il dit :

« La nuit précédente des combats acharnés eurent lieu dans les environs de Merville et de Neuf-Berquin. L'ennemi exerça une pression puissante et soutenue sur nos troupes occupant ces villages de sorte qu'il avança pendant la nuit et qu'il parvint à occuper Merville. Des attaques continues que l'ennemi livra hier dans les environs de Ploegsteert nous forcèrent de replier nos troupes sur de nouvelles positions dans la région de Neuve-Eglise.

Sur le reste du front de bataille nord la situation resta généralement inchangée. Une partie de nos positions au nord de Festhubert dans lesquelles l'ennemi s'était établi furent reprises après une contre-attaque. Dans le secteur entre la Loïse et la rivière Louve et au nord de ce secteur, des attaques ennemies furent repoussées. Sur tout le front, au nord du canal de La Bassée jusque Hollebeke, la bataille fait rage. »

Berlin fut encore sobre dans ses nouvelles et annonça :

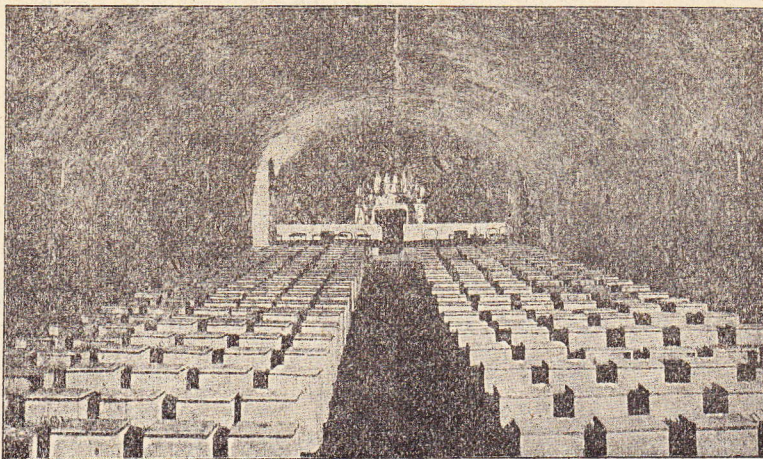
« Armée du général von Quast :

« La bataille près d'Armentières est en pleine activité depuis le 9 courant. Entre Armentières et Festhubert, les positions anglaises et portugaises de la rive sud de la Lys et de la rive est de la Lawe ont été conquises. Après une attaque du bois de Grenier et de Neuve-Chapelle, nous avons occupé une large plaine fortifiée. Mardi soir le passage de la Lys près de Bac-Saint-Maur fut forcé. Le général Hofer avait eu la conduite des opérations. Hier l'attaque fut étendue à un front plus large encore. Hollebeke et la ligne anglaise y attenante au sud furent conquis. La hauteur de Messines fut prise d'assaut et occupée. Ce furent les troupes du général Sixt von Arnim qui obtinrent ces résultats. Au sud de Warneton nous avons percé jusque dans le bois de Ploegsteert et nous avons atteint la route Ploegsteert-Armentières.

Au sud d'Estaires nous avons atteint la Lawe et la contrée au N.-O. de Béthune.

Le nombre de prisonniers dépasse les 10.000 dont un général portugais. Sur le front de part et d'autre de la Somme et au sud de l'Oise les opérations se limitèrent à de petits engagements d'infanterie. »

Berlin mit même la ration en garde contre un optimisme prématuré, en disant : « Il est encore prématuré de parler d'une rupture des positions ennemies. Mais cette éventualité est de nouveau possi-



Cave à vins à Reims, dans laquelle on célébrait les offices religieux. Les caisses à champagne servent de sièges.

ble. En considérant précisément la résistance de l'ennemi derrière la Lys, notre avance du 10 avril, de part et d'autre de Warneton, donc à dix kilomètres au nord d'Armentières, dans les lignes anglaises, devient significatif. Si elle se poursuit, le secteur de la Lys est menacé dans le dos ou sera même complètement encerclé. L'attaque près de Warneton fera sentir aussi son influence sur le secteur anglais d'Ypres. Cette position aussi se trouvera en danger. La menace de notre victoire au nord du canal de La Bassée fait aussi sérieusement sentir ses effets sur le front d'Amiens ».

Mais le communiqué allemand y ajouta des considérations suivantes :

« L'infanterie allemande, accompagnée par le feu de l'artillerie, brisa toute résistance et perça, irrésistible jusqu'au large secteur marécageux de la Lys. C'est là qu'elle fut arrêtée la première fois. Les ponts avaient sauté et les routes avaient été rendues impraticables.

Les innombrables trous d'obus semblèrent rendre impossible l'avance de l'artillerie. Les trains des pontonniers furent menacés de s'enliser dans le sol marécageux. Ils avancèrent malgré tout. Des milliers de pionniers, de travailleurs et de fantassins réparèrent les routes pour permettre aux troupes de ligne de continuer leur avance. L'incroyable devint vrai. Déjà à la tombée du jour l'artillerie et le train de pontonniers se trouvèrent prêts sur la rive sud de la Lys et la même nuit l'infanterie allemande parvint, malgré la résistance de l'ennemi, à mettre pied sur la rive nord. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour constituent déjà une victoire très importante. Un creux important a été pratiqué dans les positions ennemies. La jonction de voies ferrées d'Hazebrouck se trouve maintenant sous les coups de nos canons à longue portée. Encore une fois on voit, sur une partie importante du front ouest, la guerre de position remplacée par la guerre de mouvement. »

Et cette introduction se termina alors par des rodomontades bruyantes destinées à impressionner le monde entier.

« Armentières est tombée. Encerclées par le sud et par le nord, par les troupes des généraux von Eberhardt et von Stetten, et coupées dans leur retraite, les troupes d'occupation — 50 officiers et environ 9.000 hommes — ont déposé les armes. Quarante-cinq canons, de nombreuses mitrailleuses de grandes quantités de munitions, un magasin d'habillement et un autre riche butin tombèrent en nos mains. Au nord-ouest d'Armentières nous avons gagné du terrain. A l'ouest de la ville, les troupes des généraux von Stetten et von Carlowitz après avoir repoussé des attaques sur Steenwerck, entre-

prises par des troupes hâtivement reconstituées par l'ennemi et après une bataille acharnée pour la quatrième position ennemie, ont rejeté l'adversaire dans la direction de Bailleul et de Merville. Merville même est prise.

Sur la rive sud de la Lys les troupes du général von Bernhardt ont forcé le passage de la Lawe. Elles ont atteint la hauteur au sud de Merville.

Le butin complet pris dans la bataille d'Armentières consiste, pour autant qu'il a été dénombré jusqu'ici: 20.000 prisonniers (dont un général anglais et un général portugais) et près de 200 canons. La conquête du champ de bataille marécageux et rempli de trous d'obus en vue d'établir notre position d'avance du 9 avril, exigea de très grands efforts à nos troupes de toutes les armes de première ligne. Les pionniers, les travailleurs des batteries et toutes les divisions de l'arrière ont pris une large part dans la réussite de nos opérations. »

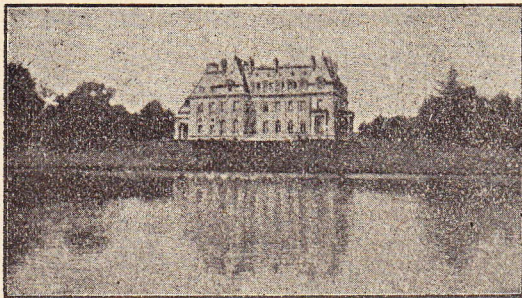
Armentières était donc tombée. Les Anglais parlèrent d'une évacuation. Berlin reconnut que la défense avait été superbe dans le communiqué suivant :

« La ville d'Armentières, solidement défendue par des ouvrages bétonnés, s'est rendue le 11 courant, après une défense acharnée, malgré l'encercllement. C'est seulement après une attaque de flanc, du côté ouest, que les occupants courageux qui avaient subi de lourdes pertes pendant le siège, se rendirent. La ville et ses environs immédiats sont remplis de cadavres. Parmi les 45 canons capturés se trouve une pièce de 34 centimètres montée sur rails. »

La consternation fut de nouveau grande parmi les nations de l'Entente. On avait à peine senti un soulagement au sujet de l'avortement de l'offensive sur Amiens, que déjà on se trouva de nouveau sous le coup de la frayeur. Paris donna le communiqué très digne que voici :

« La bataille continue, et les jours les plus dangereux du combat sur le front du nord sont arrivés. Le grand coup qui peut être décisif est attendu avec confiance. On sait que l'armée anglaise est encore intacte si bien que l'armée française. Encore une fois l'armée allemande qui a déjà lancé 125 divisions dans la mêlée, trouvera ces forces sur son chemin. Les Allemands livreront cette bataille dans le but de séparer ces deux armées afin de pouvoir les anéantir en grande partie. Cette fois-ci leur but stratégique n'est ni topographique ni géographique. Ils veulent obtenir une décision rapide et espèrent y arriver par la bataille d'Armentières. Nous pouvons ajouter que le général Foch a pris ses mesures pour arrêter leur avance. »

Foch! Tous les regards étaient fixés sur lui. Il s'était porté garant pour Amiens et Amiens n'était



Le château de Hollebeke avant la guerre.

pas tombé. Il avait maintenant aussi, pris des mesures pour arrêter l'avance ennemie et Foch ne disait pas des choses pareilles à la légère.

Des communiqués comme ceux que nous faisons suivre montrent que l'ennemi espérait aussi de détruire le moral par des massacres :

«Paris, le 13 avril (Reuter) officiel. — Le nombre de victimes du raid aérien de cette nuit est de 24 personnes, dont 9 hommes et 15 femmes. 62 personnes furent blessées.»

«Paris, le 13 avril (Reuter) officiel. — Ce midi à 12 heures le nombre de victimes était de 26 morts et 72 blessés.»

«Londres, le 13 avril (Reuter) officiel. — Quatre aéronefs ont opéré une attaque nocturne pendant la nuit dernière. Deux d'entre eux entrèrent 2 miles dans le pays. Un des deux autres arriva jusqu'au centre du pays, l'autre atteignit presque les côtes du N.-O. Les agresseurs se tenaient à une très grande hauteur et ne semblaient pas disposés à entrer dans les territoires défendus. La plupart des bombes furent lancées dans les champs et à part la destruction de quatre maisons à la même place, les dégâts connus jusqu'ici, sont peu importants.»

«Londres, le 13 avril (Reuter) officiel. — Lors de l'attaque aérienne de la nuit passée, deux hommes, deux femmes et un enfant ont été tués et huit hommes, six femmes et un enfant blessés.»

Il y eut donc des attaques aériennes en France et en Angleterre. C'étaient des journées tragiques.

L'armée belge avait repris un secteur des Anglais, celui de Brielen, au nord d'Ypres. Elle participerait donc bientôt aussi au combat. Cela ne pouvait tarder. En ces temps on ne parla que fort peu de notre armée : elle montait toujours fidèlement la garde à l'Yser.

Mais après la chute d'Armentières, lorsque tout le monde attendait un mot de réconfort, le ministre Balfour attira l'attention du monde entier sur notre petit pays. L'article suivant parut dans la presse :

«Londres, le 18 avril (Reuter). — Balfour a pris la parole hier à un banquet offert aux délégués du gouvernement belge et aux membres de la commission pour le commerce entre l'Angleterre et la Belgique.

Il a dit entre autres : « Nous avons affaire ici à quelque chose qui touche plus profondément et qui s'étend plus loin qu'un simple intérêt commercial ou industriel de deux Etats voisins amis, qui ont à tenir compte de leurs intérêts mutuels et de leur puissance mutuelle. Nous avons entre autres à faire disparaître une grande injustice internationale.

Il n'existe pas un homme, pas une femme, pas un enfant en Grande-Bretagne ni dans les possessions en Amérique qui ne soit pas au courant de l'injustice que les Belges ont subie aux premiers jours de la guerre ou qui ignore ni la façon scandaleuse dont l'Allemagne a traité la Belgique, ni la violation flagrante du droit international, qui fera une tâche indélébile dans l'histoire de l'Allemagne, si longtemps que quelqu'un trouvera qu'il voudra encore la peine d'écrire l'histoire de l'Allemagne. Il n'existe pas un homme, pas une femme, pas un enfant par le monde entier qui ne sait cela. Mais on ne sait

pas partout — et il faudra qu'on le sache partout mieux qu'on ne le sait — quels traitements furent infligés de parti pris par l'armée allemande d'invasion à la Belgique, et quels crimes abominables furent encore commis après ces premiers crimes.

Ces faits sont inoubliables et terribles et je ne suis pas certain, si le système de martyre durable auquel la Belgique est soumise, quand on y songe bien, n'est pas encore plus horrible — quoi qu'il soit moins dramatique dans son horreur — que les premiers crimes qui figèrent le sang du monde civilisé. Car quels buts les Allemands se sont-ils proposés? Tout d'abord ils ont résolu d'anéantir le commerce et l'industrie, et même la possibilité de commerce et d'industrie d'un voisin ami qu'ils s'étaient engagés par traité à défendre.

C'est à dessein — et c'est un aveu de leur part — qu'ils se sont réjouis de ce que, si demain la paix était conclue, avant de longs mois, le génie belge, le capital belge, l'industrie belge et l'initiative belge, ne pourraient plus devenir dangereux pour la concurrence allemande.

Voilà le premier crime qu'ils ont commis.

Et le second crime qu'ils ont commis, de sang-froid et avec préméditation, c'est de piller la Belgique de tout ce qui concerne matières premières pour les usines, des installations et de machines dont dépend toute l'industrie.

Le passage des Huns ou d'autres sauvages dans un territoire agricole est nuisible et cruel, mais en définitive on ne peut pas détruire le sol de ce territoire et souvent une courte période, une période étonnante de brièveté suffit parfois pour redonner au pays détruit sa prospérité agricole primitive.

Mais quand il s'agit de l'outillage compliqué d'une industrie d'un pays, avec ses mines et ses ateliers, si vous enlevez le capital fixe dont dépend la vie de l'industrie, alors ce préjudice est sans doute beaucoup plus important et plus difficile à réparer que le dommage causé seulement par le passage d'une armée d'invasion.

Les Allemands ont causé à dessein ce dommage aux branches de l'industrie de cette nation qui n'appartient pas aux plus grandes de l'Europe, mais qui prenait rangs dans les nations les plus avancées dans le domaine minier et celui d'autres branches de l'industrie.

Le cynisme avec lequel ils accomplirent ces opérations ne peut pas être dépassé. Je ne crois décidément pas que le cynisme puisse s'étendre plus loin. Nous avons plus d'une fois entendu les Allemands prétendre que la force prime le droit et que tout ce qui est raisonnable peut être négligé à côté de la volonté de commander et de subjurer.

Si longtemps que ce ne sont que des phrases bien tournées dans un ouvrage de philosophie on se contente de sourire et on prend patience; mais quand ce raisonnement se traduit par des actes comme ceux que je viens de vous décrire, alors — je pense — il n'y a pas de dégoût qui dépasse celui que des actes semblables suscitent.

Voilà ce que la Belgique a souffert et ce qu'elle souffre encore. C'est la tâche des Alliés de faire leur possible pour faire disparaître l'injustice que les Allemands ont sciemment commise à l'égard d'un peuple qu'ils s'étaient engagés à protéger.»

Et parlant de l'œuvre de restauration de la Belgique après la guerre, Balfour dit : Je suis convaincu que du côté des Alliés on est de bonne volonté.

Il est possible que la France aura à lutter avec des difficultés du même ordre, mais je suis convaincu que l'Angleterre et les Etats-Unis feront leur possible pour accomplir cette grande tâche. Le fait que le peuple belge est notre allié le plus intéressant que l'on puisse imaginer me fait penser que cette tâche sera accomplie avec succès.

Y a-t-il chose de plus belle que la superbe endurance du peuple belge, des Flamands si bien que des Wallons. En définitive, c'était une invention des



La Reine derrière le front

Allemands, que ces deux parties du peuple belge sont hostiles l'une à l'autre. L'endurance des Belges dans la souffrance — quelque soit la langue qu'ils parlent et quelque soit la race dont ils sont issus — sera considérée dans toutes les périodes de l'histoire comme l'épisode la plus intéressante et la plus élevée d'un siècle qui fut riche en grandes épreuves.»

Et il y eut des motifs de fixer l'attention sur la Belgique. Et ce fut encore une fois notre armée qui rendit possible de donner un communiqué de victoire après la chute d'Armentières.

Près de Merckem elle porta encore un fameux coup à l'armée allemande, comme nous allons le raconter seulement maintenant.

LA BATAILLE DE LA LYS

L'armée belge. — Le secteur de Brielen. — La Garde-Sacrée. — Mesures prises en prévision de l'évacuation de la région de l'Yser. — Le bombardement de Furnes. — La guillotine à Furnes. — L'empereur à Armentières. — Poperinghe. — La bataille de Merkem.

L'armée belge suivait attentivement tous les événements. Comme nous l'avons dit, elle avait repris une partie des lignes anglaises. C'est alors que fut comme ce qui s'était passé derrière les coulisses. On avait voulu enlever son autonomie à notre armée. La France avait proposé de l'incorporer tout simplement à ses troupes. L'Angleterre défendit notre indépendance, mais à une condition : la Belgique devait reprendre un nouveau secteur, celui de Brielen (1). Ceci arriva effectivement, de sorte que notre ligne s'étendit.

Brielen avait déjà été évacué dès 1916, mais il tomba de plus en plus en ruines et à leur retour les habitants ne devaient plus retrouver qu'un petit monceau de ruines au lieu de leur église puis une plaine unie. Le château des « Trois Tours » servant

maintenant de restaurant et de cantonnement ne souffrit guère beaucoup. A Elverdinghe on avait résisté jusqu'en avril 1915.

A la seconde bataille d'Ypres, lorsque les obus tombèrent drus comme des gouttes de pluie, les plus acharnés se réfugièrent encore dans les solides presses à houblon, mais les Anglais les firent partir finalement.

Elverdinghe disparut : la belle église et la tour tombèrent en ruines, le château subit le même sort, durant ces années. Les maisons furent balayées.

Waesten se trouva aussi dans ce secteur.

Ce village était resté habité longtemps quoiqu'il se trouvât sous le coup de l'artillerie allemande; vingt-huit civils y furent même tués.

L'église tomba en ruines et la solide tour élançée que l'on pouvait admirer, au bout de la longue avenue venant d'Ypres ou de Furnes commençait aussi à s'effriter, quoique ses flancs fussent extrêmement solides. Les cloches tombèrent. Des maisons s'effondrèrent. En 1917 les Français chassèrent la population. Et cependant, maintenant, en 1918, quelques ménages habitaient encore le village et plusieurs autres dans les environs. Près de la maison de prières détruite les tombes de soldats se multiplièrent. Les derniers civils partirent maintenant en 1918.

Dans ce secteur, les Anglais avaient travaillé fort peu et nos soldats durent immédiatement commencer à construire des ouvrages défensifs. Pour les troupes ce furent des journées très dures; on appelait officiellement « repos » la période pendant laquelle on était relevé aux tranchées, mais ce repos consistait à exécuter des travaux fatigants. Les premiers mois de 1918 furent vraiment tragiques, mais les Belges montèrent quand-même fidèlement la garde.

On l'appelait « La Garde-Sacrée » et Feerged nous la décrit très bien dans le « Courrier de l'Armée ».

« Mon lieutenant, où se rend notre peloton ? »

« Au meilleur endroit, mon garçon », fut la réponse... « Au Cavalier ».

Il y eut un moment de silence.

« Hé bien, Gustave, il me semble que cela ne vous plaît pas trop ? » dit le chef de peloton en badinant.

« Non, mon lieutenant, trop chaud en cet endroit. »

Le lieutenant semble être peu soucieux de connaître la cause de cette chaleur singulière pendant ces froides journées de novembre et l'autre, le clairon du peloton, pense qu'il est superflu de donner de plus amples explications. La première réponse l'a suffisamment renseigné.

Nous marchons toujours d'un bon pas sur la passerelle étroite; le peloton semble immensément long, pendant qu'il avance, un homme suivant l'autre, qu'il s'allonge démesurément ou qu'il se rétrécit comme en des contorsions gigantesques, glisse toujours en zig-zagant, évitant en un large détour, les monticules qui obstruent le passage. Entre les parois de terre des boyaux nous marchons rapidement à travers l'obscurité épaisse en ayant soin de tenir à l'œil le compagnon qui nous précède de deux pas. Tout son corps s'arrondit en forme de bloc solide, dans lequel on ne peut distinguer ni tête, ni jambes, ni havre-sac; c'est une masse épaisse, avec des formes à peine perceptibles, qui se dandine, qui semble parfois s'élargir distinctement et se confondre complètement avec la masse sombre du parapet ou des parados, puis qui une seconde après surgit de nouveau tout à coup, comme un bloc informe et rude, là devant notre nez.

Nous suivions fidèlement, et le plus près possible, cette forme noire qui semble danser devant nous comme une tâche sombre. Depuis que nous sommes entrés dans le boyau toutes les conversations se sont tuées; les bouches se sont closes, toute l'attention s'est portée sur la route à suivre. Seulement de temps à autre on entend murmurer une voix à peine perceptible d'homme à homme : « Attention au

(1) Déclarations du général Drubbel au conseil de guerre.



Le général belge Baltia

fil», ou bien « la passerelle est cassée ». C'est tout. Nous inclinons un peu de fusil en avant, attrapons le fil que nous passons à l'homme qui nous suit ou regardons le trou fait par une planchette enlevée de la passerelle, nous passons au-dessus... ou marchons dedans; puis nous continuons notre chemin.

En première ligne nous suivons pendant un moment la voie du Decauville qui résonne nous nos talons ferrés quand ceux-ci touchent les traverses en fer, puis nous tournons vers la gauche; la seconde section se dirige vers la droite pour s'engouffrer dans la fente noire et mystérieuse d'une tranchée élevée et y disparaître.

Nous y sommes. Partout nous croisons les « piottes » du peloton que nous relevons, complètement équipés et nous attendant avec impatience.

« Attention ! — Pas op ! » Impossible de pouvoir traverser la tranchée, obstruée qu'elle est par les deux échelles qui se croisent. Impossible ? Que non. Allons, serrons-nous un peu l'un contre l'autre, poitrine contre poitrine, de façon à ce que les casques s'entrechoquent; on se tord un peu, on tire un peu, on pousse un peu au sac rebondi qui glisse difficilement sur les petits sacs crasseux de la paroi. Des fusils s'accrochent aux havre-sacs, puis encore à un fil que conque ou à un piquet. Nous arrachons tout le bazar d'une secousse brusque et haineuse, et soufflants, haletants, nous avançons pas à pas, de fort mauvaise humeur.

Les thorax subissent des pressions formidables et des coups de coudes, les pieds sont écrasés plus d'une fois. C'est un grouillement, un ronflement plaintif dans cette troupe comprimée, comme dans une gigantesque essaim d'abeilles en furie.

Un à un les « piottes » parviennent quand même à se frayer un passage, puis ils s'en vont rapidement en grommelant, dans toutes les directions, pour tâcher de dénicher un abri le plus possible.

Personne ne s'inquiète plus de ses camarades, on groupe pour soi d'abord car chacun sait parfaitement que les abris sont plutôt rares ici. Car ce secteur est très mauvais et extrêmement dangereux !

Par-ci par-là, au milieu de désarrois un abri est bouleversé, complètement renversé comme un monstre au ventre ouvert. Décidément cela ne sourit guère de devoir monter la garde pendant trois jours ici !

Ma's inutile de se faire du mauvais sang; chacun

trouvera bien quelque coin ou quelque crevasse pour s'y étendre. Une paire d'abris — une tôle en fer avec quelques sacs comme plafond, quelques planches brisées comme plancher — sont bientôt bondés.

« Mais justes cieux; comment dormirons-nous sur ces planches sans un brin de paille ? » — « Pauvre, pauvre « bleu » vous nous faites rire, décidément. Comment pouvez-vous songer à dormir ici ? Mais vous devriez être trois fois heureux d'avoir trouvé une petite place pour y fourrer vos affaires et vous y reposer quelque peu sans être exposé à la pluie. Allons, avancez donc à l'intérieur, il y a moyen de se serrer encore un peu. »

On hésite deux moments, puis un peu décontenancé, mais craignant de devenir la risée de tout le monde on se résout quand-même à grimper dans le trou, à quatre pattes, les pans de la capote traînant dans la boue comme un torchon, et l'on se tasse péniblement entre les autres. Un bout de bougie collé à une poutre noire jette une lueur rousse dans le trou noir et dessine des figures grimaçantes sur les parois grises. La petite flamme pointue danse tristement et la stéarine fondue coule le long de la bougie où elle se fige et reste suspendue comme des cristaux de glace sphériques.

On absorbe rapidement une croûte de pain et une gorgée de café glacé, puis on se tord de nouveau vers l'extérieur, on prend son fusil et on s'en va monter sa faction. Ce n'est pas marcher qu'on fait, mais glisser en titubant dans la noirceur atroce de la nuit : c'est tatounement indescriptible, pendant qu'on enfonce misérablement à chaque pas, dans la boue collante des tranchées. Finalement on arrive quand même à la petite échelle et on monte à son poste.

« Le Cavalier » dépasse son dos rond, comme celui d'une tortue gigantesque, au-dessus de la première ligne; au-dessus des fortifications environnantes; celles des Belges qu'il doit protéger et soutenir, et aussi celles des Allemands qu'il doit punir et menacer. Tout autour, ses parois étaient coupées: un passage droit et profond était pratiqué du côté de la base vers l'Yser; derrière, cette fente se partageait à droite pour suivre la courbe du fleuve, à gauche pour se perdre dans les parois des tranchées du pays inondé.

Les trois tranchées formaient une fourche gigantesque entre les dents de laquelle le « Cavalier » avait posé sa masse comme un centre de résistance. Sa masse informe, lourde et penchée était criblée de petits sacs pourris et en lambeaux, de poutres brisées, de rails et de ronces artificielles, de blocs de béton armé et de piquets.

Il ressemblait à un écuil chancelant creusé et complètement rongé qu'on pouvait s'abattre et se pulvériser tout à coup. Il ressemblait... Car il « était » résistant, plus dur qu'un rocher, car dans son cœur de terre vivait une volonté : la volonté irrébranlable des « piottes » qui le faisait vivre.

Notre armée avait évidemment mérité plus de considération par sa garde à l'Yser. La vie y était pénible. On avait encore passé un rude hiver dans les tranchées. Mais l'été aussi était dur dans ce pays découvert, avec tous les endroits qui se déséchaient et se transformaient en marais puants.

Il existe bien des descriptions de cette vie, on en trouve dans tous les journaux des soldats. Quel avait été cet hiver ? Voici un petit tableau extrait du « Carnet Lefebvre » :

« 21 décembre. — Mercredi, à 3 heures du matin, par une claire nuit de gel, le 3^e du 5^e s'est donc mis en route, sac au dos, pour reprendre le secteur de Ramscapele. »

L'itinéraire ne passe plus par Ramscapele : il contourne le village par le sud. Le froid nous rend allègres et nous marchons vivement, jusqu'au point où commence la passerelle 15.

Et là j'apprends à connaître un nouveau supplice de



Des prisonniers allemands travaillent sous la surveillance de soldats français.

piolette, alourdi par son cas et son fusil : la marche sur des passerelles couvertes de verglas.

Pauvres soldats, glissant à chaque planche mal fixée et tombant lourdement sur les genoux, alors qu'un peu de prévoyance de la part du chef eût pu leur éviter ce trajet pénible. C'est là ce qui m'exaspère.

Vers 6 heures, enfin, nous arrivons au Rail; et, après le tohu-bohu et la mauvaise humeur à une relève, après avoir été renvoyés d'abri en abri, nous nous trouvons casés dans un petit abr. en briques, Werner, Giron et moi.

C'est un trou de 4 mètres carrés, de 1 mètre de haut, avec un plancher de bois et un plafond de poutrelles ou de rails; on y accède par une ouverture de 80 centimètres de haut; il semble que l'on doive y geler et y maugréer tout au long du jour; eh bien, nous y sommes comme des princes... ou à peu près.

Il y fait remarquablement chaud. Au dehors, le givre blanchit les roseaux et la brise mord les oreilles; au dedans, joyeux et sans soucis, nous passons la moitié du temps à dormir et l'autre à rire.

Une nuit sur trois, à tour de rôle, nous constituons une « patrouille fixe », qui protège l'avant-poste contre une attaque possible de la ferme de Terstille.

Demeurer de 6 heures du soir à 7 heures du matin devant un poste, par 5 ou 6 degrés sous 0; n'être relevé toutes les heures que pour aller davantage au poste, où seul un brasero s'efforce de dégager un peu de chaleur; entendre à 150 mètres de soi, grâce à la sonorité d'une belle nuit de gelée, les Boches circuler sur leurs passerelles, enfoncer des piquets, parler et tousser; épier, immobile, la venue éventuelle de patrouilleurs ennemis; rester sur le qui-vive et ne rien voir se passer... c'est plutôt ennuyeux, et cela donne l'impression d'avoir inutilement gâché une nuit. »

Voyons comment Fleergoed raconte la relève :

Depuis midi ils n'avaient plus mangé une bouchée de pain ni bu une gorgée de café et leurs jeunes estomacs criaient fort de faim et de soif. Comme à l'habitude la cuisine n'était pas trouvable au moment où on en avait le plus besoin. Ils étaient ainsi partis le soir après la relève, dans l'obscurité complète de la nuit qui dormait depuis bien longtemps déjà.

Mais dans leur cœur ils portaient tout un magasin dans lequel était annoncé beaucoup de courage et beaucoup de bonne humeur. Et c'était indispensable aussi pour parvenir à sortir vivant de ces « sacrés boyaux... » Fritz, qui a de bien mauvaises habitudes, les avait pendant ce dernier jour, miséra-

blement labourés avec ses projectiles de tout calibre et les avait lamentablement bouleversés, bien vingt fois. Mais cela n'étonna pas les « piolettes »; ils étaient trop habitués déjà à toutes ces misères qu'ils étaient parvenus à se dégager. Par dessus les pans de parapet qui étaient encore debout, en tâtonnant dans l'obscurité, en titubant le long des courbes déformées, à travers les entonnoirs et les fossés sans nombre, grands et profonds, ils s'étaient dégagés avec une adresse laborieuse que leur avait apprise la nécessité.

C'était une lutte tellement bête contre l'obscurité épaisse dans laquelle ils ne pouvaient voir un trou, alors qu'ils s'accrochaient aux lignes téléphoniques ou qu'ils déchiraient leurs habits et leurs mains dans des tas de fils de fer barbelé défilé.

Finalement ils parvinrent à sortir du boyau avec leurs deux jambes au corps et une tête vide sur leurs épaules. Sur le chemin de colonnes cela ne marcha guère mieux. Les dernières pluies les avaient convertis en une route de boue épaisse et l'artillerie lourde y avait creusé de larges et profonds sillons. Ce fut encore une fois un véritable martyr pour y passer. Ils n'y virent goutte, mais marchèrent toujours, à droite, à gauche, en avant et ils pataugèrent dans la boue et dans l'eau, que les paquets de boue s'aplatirent sur leur casque.

Ils soufflèrent comme des chevaux et de plus en plus ils sentirent la boue se coller à leur corps comme des oiseaux aux bâtons enduits de glu, et que toute cette masse collante qu'ils traînaient avec eux pesait bien deux fois plus lourd qu'eux-mêmes.

Après deux heures de ces efforts surhumains ils arrivent sur la chaussée où ils purent mettre le pied sur le sol ferme.

D'abord ils prirent quelque repos bien mérité.

Mais lorsqu'après, ils se mirent debout il leur semblait qu'ils étaient littéralement écartelés. Quelle fatigue! Juste ciel, quelle douloureuse fatigue! Ces boyaux et ce chemin de colonnes leur avait porté le coup le plus éreintant. Raides comme des perches, d'avoir couché sur les planches ou sur du béton, sur lesquels ils s'étaient étendus en attendant vainement le sommeil, à bout d'avoir veillé et travaillé pendant leurs derniers jours, un désir invincible de dormir leur tapotait les tempes comme de vieilles scies aux dents brisées qui ont scié du chêne vert. Le sommeil absorbait toutes leurs pensées, il vidait leur tête comme un tambour et tout ce qui était resté dedans était un bourdonnement formidable qui les ébêtait. Leur tête ressemblait à une immense salle vide dans laquelle de centaines de marteaux battaient de centaines d'enclumes.

On avance encore en chancelant ! La soif les fait souffrir encore le plus. Leur gorge était dés-



Le général belge Lodtz.

séchée et leur langue était rugueuse, tellement ils devaient faire des efforts pour respirer: la poitrine était littéralement comprimée par le poids du havre-sac, de la besace et du masque. L'air parvenait difficilement jusqu'aux poumons. On passa dans un premier village; quelques pierres ammoncelées le long de la route. Ils n'y prirent guère garde: ils supportèrent toujours leur misère dans l'espoir de trouver un peu plus loin un peu de liquide pour éteindre leur soif brûlante.

Mais au village suivant cela n'allait pas mieux; depuis bien longtemps les civils n'y étaient plus. Deux rangées de maisons étaient seulement restées debout, qui se soutenaient misérablement entre elles comme de pauvres diables sur des jambes paralysées, tristes et abattues, avec des murs éventrés et des toits démantibulés par les nombreux bombardements. Mais insensibles à ce spectacle pitoyable, têtus et sauvages, pensant seulement avec rage à leur soif atroce les «piottes» traînèrent leur misère avec résignation.

Ils eurent plus de chance au troisième village. Ce n'était pas trop tôt assurément! Derrière l'église quelques cuisines d'artillerie étaient en feu. Tous tombèrent sur les bidons fumants comme des corbeaux affamés sur un cadavre, ils ouvrirent les robinets ou enlevèrent les couvercles des bidons et puisèrent le café dans leur gamelle. Puis ils burent gloutonnement, laissèrent couler le liquide tiède dans leur gorge desséchée et vidèrent leur gourde d'un trait; puis ils la remplirent de nouveau pour aller plus loin; les artilleurs n'avaient qu'à tirer leur plan! Cela ne pouvait rien leur faire!

Sur la route on avait jeté du sable blanc frais. Les «piottes» s'y étendirent de tout leur long, la tête nue reposant sur le dur havre-sac, le casque et le fusil déposés à leurs côtés. Les yeux se fermèrent de sommeil. Ils restèrent étendus de cette façon, comme des troncs abattus, jusqu'à ce que le signal du départ résonnât pour la quatrième fois. Ils se remettent debout, plus raides que jamais et s'avancent péniblement presque par secousses et soufflant, tandis que les pieds mouillés dans des souliers détremés se gonflent et font mal et que la chemise colle au corps à cause de la transpiration. Les courroies du sac et du fusil coupent les épaules et pèsent jusque dans les jambes et le ceinturon blesse dans

les hanches. Entre leurs épaules leur tête se balance lamentablement. Comment donc avancèrent-ils toujours? Ils ne savaient pas eux-mêmes. Les jambes les traînent encore mécaniquement et la ferrure de leurs souliers résonne sur les pavés.

De cette façon ils se traînaient déjà depuis des heures dans l'obscurité complète de la nuit. A la fin des fins un espoir se mit quand même à luire. Le fourrier vint à leur rencontre. Quelle chance! Ce fut un poids enlevé de leur poitrine. Le fourrier leur raconta un tas de choses du nouveau baraquement, de lits de camp en fer, d'un poêle ronflant, du café chaud et des pommes de terres fumantes qui les attendaient. Quelle chance! C'était comme si le fumet des pommes de terre les fouettaient déjà.

Ils secouèrent une bonne fois leur équipement, ramassèrent toutes les parcelles de leur courage et se mirent à chanter.

Des sons rauques sortirent de leur gorge, à grand peine cependant. Mais c'était un changement heureux, après tout, dans leur humeur; cela les encourageait, cela donnait une diversion à leurs idées et sans s'en apercevoir le peloton se mit à marcher d'un pas plus cadencé. Le restant du chemin fut ainsi parcouru en un petit quart d'heure.

Ils arrivèrent dans leur nouveau paradis! C'était franchement mérité cela, après trois journées de garde dans les tranchées et ce calvaire d'une marche nocturne de 8 h. du soir à 3 h. du matin.

Tel fut cet hiver... Le printemps approchait; hélas, le printemps apporta de mauvaises nouvelles... L'Allemand progressait... Après bientôt quatre années encore des revers, encore des ordres.

Ce temps-là Foch vint à Hautem, il rencontre le roi Albert et son état-major au grand quartier général.

Notre roi habitait alors une villa aux Moères. Celles-ci étaient aussi partiellement découvertes. Déjà en 1914, les Français avaient ouvert les écluses pour mettre une barrière d'eau entre l'ennemi et Dunkerque, en cas de besoin.

Le Roi put rassurer Foch au sujet de l'esprit qui régnait dans notre armée. Les Belges étaient prêts à recevoir les Allemands si ceux-ci s'avisèrent de bouger à l'Yser.

Le plus grand danger menaçait au sud; nous avons déjà dit qu'un encerclement était possible par ce côté.

C'est pourquoi notre G. Q. G. avait pris des mesures. Dans les villages de l'extrême ouest l'autorité avait fait placarder des affiches par lesquelles on avertit la population que la défense du territoire nécessiterait probablement la mise sous eaux de certaines régions. Les gens devaient donc partir. Ils reçurent l'ordre de présenter leur bétail à Bultcamp. L'autorité le leur reprendrait à un prix raisonnable. C'est ainsi que l'on vit arriver un nombreux bétail, des environs d'Ypres, de Proven et de Watou, où la nouvelle des réquisitions allemandes avait produit une panique, et on abattit au «Klokhof», maintenant converti en abattoir militaire, près de Furnes, de superbes bêtes à cornes et des cochons bien engraisés.

Mais les gens de Furnes-Ambacht se montrèrent peu avides de quitter si rapidement leur maison.

Les affiches disaient que dans chaque commune le bourgmestre, le curé et le garde-champêtre pouvaient rester. «Si ceux-là peuvent se noyer, nous pouvons le faire aussi» disaient les gens. «Quand les habitants sont partis il ne faut évidemment plus ni bourgmestre ni curé ni garde. Et si ceux-là peuvent trouver leur chemin dans l'eau, nous autres fermiers, nous le pourrions encore mieux». Cette exception, d'après eux, démontrait assez que l'autorité exagérait le péril pour pouvoir faire main-basse sur le bétail et d'autres biens. Et tout le monde resta, même entre Furnes et Avecapelle.